

Ondes de choc

Geneviève Pastre

Number 82, Fall 1999

Scènes de la vie gaie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13557ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pastre, G. (1999). Ondes de choc. *Moebius*, (82), 111–121.

GENEVIÈVE PASTRE

Ondes de choc

[...] Puis vint la période des cercles. Elle les appelait tantôt cercles concentriques, tantôt ondes de choc.

Le territoire de A. commençait par une place, celle de Saint-Sulpice, du moins si on arrivait par le bus. Juste avant la place, il y avait une sorte de square rectangulaire donnant sur la rue de Vaugirard. Elle montait les quelques marches de ce qui se nommait en fait l'allée du Séminaire, franchissait un portique de quatre colonnes un peu effritées, passait sous les marronniers aux fleurs rouges, et redescendait par paliers, entre deux rangées de bancs jusqu'à une curieuse fontaine à sec dédiée aux Sciences naturelles, à l'Agriculture, à la Paix, puis débouchait sur la place; elle s'arrêtait souvent à la devanture encombrée d'une vieille librairie spécialisée en livres d'histoire. Pour I., c'était le seuil des émotions. Elle savait à moins d'un quart d'heure près, même si elle n'avait pas rendez-vous, d'où A. allait surgir. Elle allait toujours à pas rapides, sans faire de grandes enjambées, vive et plongée dans ses réflexions.

Le moment de l'apparition était un délice tel qu'il rejoignait la souffrance ou l'orgasme. Il avait toujours la même fulgurance que les premières fois. Ce jour-là, son cœur battit à rompre à cause d'un changement: A. marchait sur le trottoir de la rue Bonaparte, un peu devant elle, alors qu'elle venait toujours de la droite de la fontaine. Elle perçut pourtant des éléments insolites, dans le cheveux, dans la démarche. Elle regarda plus attentivement. Non, ce n'était pas I., mais une femme qu'elle avait rencontrée chez des amies et dont la vue lui avait fait un choc: elle avait alors été troublée par l'excès de ressemblance avec A. Cette fois-là, elle s'était laissée aller au bonheur du désir, sans façon et sans conséquence. Peut-être

un visage plus fin, plus mince, une arête de nez plus aiguë, des cheveux plus clairs, moins épais. Elle éprouva, en même temps que du désir et de la reconnaissance envers cette femme qui avait le pouvoir de la bouleverser, un vague et absurde sentiment d'indignation, de colère. Que venait-elle faire là? Elle reconnut que c'était stupide, mais elle ressentit cette entrée dans le territoire sacré comme une intrusion. I. ralentit le pas et la suivit, l'observa. La femme s'arrêta un instant, comme hésitante. Peut-être réfléchissait-elle à la direction à prendre ou regardait-elle un détail qui échappait à I. Elle avait sans doute un rendez-vous. Elle semblait pressée, plus légère que A. Soudain elle se décida, tourna rapidement dans la rue Honoré-Chevalier, et I. la regarda s'éloigner. Elle disparut sous un porche.

Quel écho réveillait-elle? Elle savait que c'était une femme mariée, qui travaillait dans une banque. C'était une version blonde de A. Une version possible ou une version manquée. Le brouillard avait gagné la place où I. réfléchissait, sa colère dissipée. Mais son cœur battait encore. Pourquoi ces histoires étrangères persistaient-elles à se croiser? De quel droit des inconnues venaient-elles se jeter dans sa propre vie? Elle aurait souhaité une surface lisse, un seul espace, pour son désir, ceux de la perfection unie, plane, égale, mobile et vivante, et non ces agitations parasites qui venaient jeter le doute sur la simplicité de son cœur. Il y avait peu de chance qu'elle revoie cette quasi-inconnue. Elle la rencontrerait peut-être dans un autre cadre, qui lui siérait mieux, serait moins choquant, chez l'amie où elle l'avait vue la première fois, entourée de personnes étrangères à sa vie propre, à son secret.

Elle décida de laisser aller les choses. Elle eut un regret fugitif, éprouva un sentiment d'amusement, de gaieté, même, devant ces réduplications improvisées par un destin farceur, et s'en fut retrouver A., toujours amoureuse mais liée, toujours tentée de partir, prise dans un engrenage dont elle ne parvenait pas à se défaire, toujours pleine de désirs et de tendresse, confiante mais réservée, d'une droiture et d'une sensualité sans pareilles. Bien qu'un peu froide dans ses démonstrations, en général, d'une ferveur exacte et secrète, dont I. s'était éprise aussitôt.

Mais analyse-t-on un amour? On en porte le sens, qu'on tient comme le balancier. Il n'y avait pas d'autre vérité pour I. Une mouette rieuse la rejoignit à marée basse. Puis deux autres, un peu plus loin, élégantes sur leurs pattes hautes. Taches blanches, à peine perceptibles, dans la lumière diffuse. La plage, sa plage, retrouvait son unité.

La rencontre de l'allée du Séminaire avait été légère, brève et ne comportait qu'un volet, le sien. Il y avait peu de risques que la jeune femme l'eût aperçue et, dans ce cas, eût fait le moindre mouvement vers elle. Elle savait quelle aurait été alors sa réaction. Sans aucun doute, l'illusion dissipée, elle aurait ri et se serait réjouie de cet effet d'ondes qu'A., sans le vouloir, produisait aux yeux de I., qui n'en parlait jamais avec A. et ne se rendit compte de ce détail que beaucoup plus tard quand, les passions apaisées, accomplies, posées dans le quotidien du bonheur, elle osa se retourner, regarder derrière elle, et sinon comprendre (cela n'arrive jamais) mais voir.

* * *

Quelques autres cercles se formèrent au gré des années, à des rythmes plus ou moins fréquents. C'était comme des récurrences, des figures de danse imposées mais toujours imprévisibles, ou plutôt des spirales qui tantôt brouillaient l'image, tantôt y ramenaient, tantôt l'en éloignaient. Il arrivait aussi qu'elles approfondissent et éclairent sa connaissance de A.

Une directrice de théâtre à laquelle elle vint proposer une pièce et qui la troubla au point qu'elle goûta l'instant de la présence dans sa loge et la jouissance de son propre trouble plutôt qu'elle ne défendit sa création, une amie japonaise, une femme de peintre, des femmes qu'elle rencontra dans la rue, dans l'autobus, devant lesquelles elle défailait au point de rougir, auxquelles elle adressait parfois la parole, mais sans prendre d'initiative, trop soucieuse de ne pas opérer de tentatives de séduction et de courir à nouveau le risque de substitution; elle connaissait la félicité la plus intense avec A. La seule faille restait les absences de A. Mais à l'époque, elle les supportait avec assez d'insouciance, tant leurs retrouvailles

étaient chargées d'émotions. Elle savait aussi que rien ne doit se répéter. Il n'était pas question pour elle de fidélité morale, de devoir, elle n'y croyait pas en amour, mais de la question de la permanence du désir pour un seul être. Un absolu qui se suffit.

Elle eût peut-être été délivrée et aurait pu éprouver du désir pour d'autres femmes que celles qui étaient des doubles de A. Elle s'y était parfois sincèrement appliquée. Mais son désir ne s'éveillait alors et brutalement que dans la ressemblance. Et c'est précisément cette dernière qui empêchait le passage. Elle sentait que le piège, si piège il y avait, était celui même de l'amour, et que les circonstances concrètes, défavorables — ne pas former un couple constant, ne pas partager le quotidien, souffrir d'absences répétées, prévisibles, et en quelque sorte programmées — ne touchaient en rien l'essence même de l'amour.

Elle n'aurait sans doute pas non plus «sauté» sur les occasions qui se présentaient. Cette vulgarité, qu'elle soulignait précisément par cette expression, n'était pas son fait (ou cette aisance, cette simplicité, cette souplesse, comme il lui arriva par la suite de nommer cette aptitude au changement, quand elle l'eût souhaité et réalisé) et, si elle avait parfois dans un premier mouvement cédé à une impulsion irraisonnée, en réponse à un appel amoureux, elle se reprenait vite, se reprochant ensuite d'avoir, peut-être, fait souffrir. N'étant pas femme sujette à des coups de tête, elle se fiait à son destin et laissait faire, consciente que si un jour les choses changeaient, cela devait se faire sans l'ombre d'une hésitation, sans cette douleur sourde et panique qui la prenait parfois pendant les absences de A. Cette mathématique de la nécessité, on pourrait dire de la fatalité, lui paraissait simpliste à elle-même, mais elle s'y tenait.

Deux de ces rencontres, qui furent nombreuses, méritent toutefois d'être racontées, car elles la marquèrent profondément, vu les circonstances un peu particulières qui les entourèrent.

La première eut lieu en Tunisie, où elle accompagnait un groupe d'amis, sans trop d'enthousiasme, par désœuvrement, A. étant en Suisse. Elle se trouvait invitée dans une famille importante du village. Ils montèrent

d'abord sur la terrasse. C'était le soir. L'aïeule, agenouillée sur son tapis de prière, était seule, le front contre terre, et parut ne pas les voir ni les entendre. C'était une femme menue, mais de dimension métaphysique. La mer là-bas, le ciel noir, étoilé, au-dessus. Un sol blanc. Personne autour d'elle. Cette femme était aux dimensions du ciel. Quand ils quittèrent, bruyants, la terrasse, elle se trouvait debout, les regardant attentivement, du seuil d'une petite pièce construite là, en plein ciel. C'était A. à 80 ans. I. faillit l'embrasser, dans un mélange de désir lointain et de compassion. Oubliant qu'elles atteindraient ensemble le même âge, elle se voyait spectatrice impuissante du destin futur de son amante, et en eut le cœur déchiré. La solitude de cette femme était totale, mais un je ne sais quoi lui donnait une dimension d'absolu, dont le pathétique était exclu. L'une était devenue une Parisienne, pas spécialement frivole, non, sa vie avait été relativement austère et soumise (malgré quelques relations cachées qu'on eût appelées adultères s'il s'était agi d'un couple homme-femme), mais d'un sens du devoir que I. avait toujours eu du mal à s'expliquer. Elle oscillait entre l'explication rationnelle la plus terre à terre, la facilité d'une vie sans aucun problème financier, et la plus morale, le respect de liens devenus une habitude; la responsabilité d'une femme plus âgée qu'elle. La simple appréhension du drame possible d'une séparation, de devoir changer radicalement les habitudes du café, le matin, de l'emplacement de la baignoire, de la savonnette, de la disposition des prises électriques, de l'odeur de sa chambre (elles faisaient chambre à part). Dans toutes les hypothèses, il manquait quelque chose pour que l'explication du statu quo tînt vraiment debout. I. savait cette faille, mais laissait aller les choses par un fatalisme fondamental chez elle pour les choses de l'amour.

Mais cette femme, là, découverte le front sur le tapis, à la nuit tombée, lui paraissait détenir des clés. Mais lesquelles? Elle ne voulait pas se dire que A. lui paraissait manquer d'une coudée par rapport à cette vieille femme. Elle était seulement prisonnière d'une conception farouchement pessimiste du monde, et y étouffait. Fille de gens de la vieille gauche, d'une éthique rude, on

pouvait y être libertin, cynique, anarchisant, ce qu'elle affirmait sans cesse être, mais relié inconsciemment à un ensemble et à une morale proche du protestantisme. Paradoxalement, il lui était plus facile d'être cynique que vraiment libre, et de prendre son destin avec le sentiment de l'universel, face aux étoiles. Le soleil, peut-être, était son repère, elle en parlait souvent comme de l'élément suffisant à toute vie. Mais elle se croyait morte parfois. Voyait-elle le soleil encore, en dehors des voyages faits avec I. ou des moments de plaisir qu'elles partageaient? En un mot, rien de religieux, au sens étymologique. Il lui sembla comprendre qu'il lui manquait les étoiles.

Les soumissions de ces deux femmes se ressemblaient pourtant, elles obéissaient à des rites, fabriqués par des mâles, même si A. s'en était échappée voilà longtemps. Sa maîtresse remplaçait le mâle: elles obéissaient, l'une et l'autre, et ne s'échappaient que bien encordées, attachées à la cheville de l'âme plus fort que par une corde de chanvre. Or ce dont I. ne voulait pas, c'était justement ces écarts vécus comme des écarts, dans la grande obéissance aux maîtres. A. disait souvent d'un air farouche qu'elle adorerait mettre des bombes et dans son temps avait admiré la bande à Baader. Mais, en dépit de sa décision de vivre avec une femme, elle n'osait pas s'afficher ouvertement. Les voisins croyaient qu'elles étaient cousines. Elle ne voulait pas de manifestations publiques de leur amour, alors que, pour I., c'était à la face du ciel et du monde qu'il devait être montré. Un de ses plus délicats plaisirs était, sur le petit pont, parmi les badauds et les touristes accoudés au parapet, de se mettre derrière A. et de s'appuyer légèrement contre elle de tout son corps. C'était aussi fort que l'accomplissement total de l'amour.

Le soir, un peu plus tard, I. se trouva, bien contre son gré, à table dans la cour intérieure, avec les hommes. Les femmes étaient assises à terre sur des tapis, à l'angle opposé. I. éprouvait une gêne, sentait leur désapprobation, leur envie. Elle ne correspondait à aucun rôle pré-établi. Elles hésitaient sans doute entre putain, mère, veuve, divorcée, cousine. Elles ne savaient pas et elles savaient qu'on ne le leur dirait pas. Soudain elle devina

une présence physique juste derrière elle. Elle sentait un souffle léger dans sa nuque. Elle tourna la tête au bout d'un moment. La vieille femme, debout, dans une pièce, tenait à pleines mains les barreaux ouvragés d'une grille, qui la séparait des convives et contre laquelle I. était adossée. Elle suivait attentivement la conversation. En proie au bonheur le plus intense, entre la volupté et la tendresse, I. tressaillit.

C'était la déesse ou l'esclave descendue de la terrasse. Cette femme était un des points cardinaux de la femme aimée. Elle en pleura de tristesse au fond d'elle-même, comme si elle avait atteint une vérité inconsolable et définitive. Au delà du visible. Elle aima sans retenue cette femme si âgée, comme un double poignant, comme une image future qu'on ne devrait pas avoir le droit de voir avant l'heure. Le cheval noir sous le soleil était devenu blanc; il revint calme et les mouettes se soulevèrent à la verticale, d'un léger battement d'ailes. Elles dédaignèrent d'aller plus haut, et se reposèrent délicatement au même endroit.

Dans le métro de Londres, deux ans plus tard. Il se fait tard, il doit être environ vingt heures. C'est la semaine de Pâques. Elle est venue pour un symposium d'écrivains et d'écrivaines. Ambiance chaleureuse, inattendue, après les débats français torrides, où les théoriciennes n'attendent que l'erreur fatale pour vous exclure ou vous réduire en leur pouvoir. Soirées de lecture de textes, échanges vifs et amicaux, des gens de nombreux pays d'Europe, des hommes et des femmes de tous âges. Elle a d'énormes difficultés avec l'anglais. Ça ne se guérira jamais! Elle se coule autant qu'elle peut dans la langue, mais non, c'est inaccessible, sinon par éclairs poétiques, elle se mêle donc physiquement aux autres et elle observe beaucoup ces hommes et ces femmes. Chacun fait des efforts pour la comprendre. Elle parle italien avec une femme tendre et chaleureuse, forte et douce, le désir passe léger, sensualité des corps immédiate, sans arrière-pensée, pas de mystère, nous sommes si bien ensemble. Un instantané. On pourrait s'aimer là, sur place, sans hésiter. Aucun malaise. On s'assoit dans une salle bizarre, salle de conférence-réunion-prière, vieillotte mais

bien cirée. Une autre pièce comme une immense véranda, coloniale avec des plantes vertes. C'est un lieu réservé au culte: le dimanche, elle verra des familles l'envahir, paisibles et volubiles. Encore une fois, A. n'a pas voulu ou pu venir. Mais I. commence à savourer aussi ces voyages où elle endort la douleur de l'absence, où elle s'avance elle-même, indépendante, à la découverte et à découvert. Elle est logée au nord de Hyde Park, sa chambre au rez-de-chaussée donne sur un de ces squares qui forment un cadre calme, plein de charme, ombragés et bordés de maisons aux porches à l'antique peints en blanc.

Le métro londonien la fascine, le Tube, qui mérite si bien son nom. Pas toutes les lignes, pas les plus européennes, non, l'ancienne, le tunnel à une voie, noir, brut, le bruit d'enfer, aucun luxe, métro mythique. Seul signe de modernité, l'indication au centre du quai des minutes et secondes qui, à rebours, annoncent le train suivant. Ouverture et fermeture des portes automatiques, aucune poignée. Des panneaux verticaux immenses, face aux escaliers, qui donnent le tracé de toute la ligne. Carrelage désuet de faïence blanche en revêtement sur les murs. Aspect austère, immuable, immémorial. Impression de grande profondeur. Le voyage sous terre, dans les entrailles de la ville, labyrinthe qui débouche sur des banlieues inconnues, ou qui pourrait ne pas déboucher? Elle, qui n'est pas très sensible au symbolique, et c'est un euphémisme, est impressionnée par ce Tube, qui l'entraîne, comme avec rage, dans un voyage initiatique.

Elle retourne donc à l'hôtel, ce soir-là, et se laisse emporter dans un ensemble diffus d'impressions et de sentiments accumulés au cours de la journée. Elle regarde de temps en temps les voyageurs, analyse les types, essaie comme A. d'observer, d'avoir le coup d'œil incisif. Il faut qu'elle soit seule. Avec A. qui occupe tout l'horizon, elle ne peut pas, prise qu'elle est dans le couple. Au contraire, rien n'échappe à A., qui, en plein milieu d'une conversation, pourtant animée, a repéré les voisins de table, même ceux qui sont à l'autre extrémité du restaurant et fait des remarques impertinentes et drôles à leur sujet.

Soudain, elle lève les yeux et aperçoit le sosie de A. Femme du menu peuple, immigrée, méditerranéenne, d'un type oriental plus visible ici, par effet de contraste, qu'à Paris. Elle a des traits plus lourds, mais le même teint basané, le même nez, la même bouche. Elle est vêtue à la limite de la pauvreté, mal fagotée, le ventre en avant, un fichu sur les cheveux, un gros sac de plastique sur les genoux. Elle est absorbée dans ses pensées. Elle doit songer au dîner, au mari, aux fils (ces femmes-là, quand elles basculent du côté de l'homme, ne font guère que des fils, trop soumises pour inventer leurs filles, trop lucides pour leur vouloir le même destin qu'elles et trop faibles pour les en écarter). Cette fois-ci, c'est presque de la peur qu'éprouve I. Elle croise un destin dont elle a pitié, fait plus que de soumission mais d'entêtement jusqu'à la crispation, une autre forme de A., sans sa désinvolture, sa parole, son rire et parfois ses larmes; seuls, accentués jusqu'au désespoir, les aspects sombres des couloirs qu'on sait en impasse. Un labyrinthe laborieusement fermé sur lui-même. A. ne vit que d'échappées, mais elle vit encore. Elle ne tricote pas, elle coud, elle est très soucieuse de sa ligne. Elle n'aime pas trop marcher dans les vagues, mais s'il fait très chaud, elle nage, et bien. Elle hésite à partir en voyage, mais si elle se décide, c'est tout de suite. Qu'importent les visas, les assurances, elle n'en a que faire. Elle a horreur du changement, mais elle s'adapte à toutes les situations, très vite. Elle a su mener plusieurs liaisons à la fois, elle en rit. Il suffit, pour provoquer le changement, d'un élément imperceptible que I. a toujours eu du mal à discerner, à analyser, à déterminer avec certitude. Elles en parlent souvent ensemble. C'est ce que A. appelle ses contradictions. Mais I. pense que c'est une erreur, ou une semi-vérité.

Cette inconnue en face d'elle semble ne rien voir, ses yeux paraissent vides. C'est une ressemblance qui ne va pas jusqu'à la caricature, mais qui est l'image même du désespoir, du destin qui écrase quelqu'un contre un mur, ce que I. ne veut à aucun prix, ni pour elle, ni pour A., qui parfois lui en semble bien près. Elle frissonne, incapable de détacher les yeux de sa voisine. À un arrêt, l'inconnue se lève et presque furtivement se jette sur le

quai. Paysanne, totalement. Comme on suit un sentier dans un champ, comme on grimpe une côte raide dans la montagne, elle disparaît dans l'escalier. Une moitié de A. La moitié fermée, butée, vite hostile. Trop de coups reçus. Définitivement abandonnée, seule. Murée entre le vide extérieur et ses apparences et le monde intérieur bouillonnant, mais strictement tenu à la chaîne. Par elle-même.

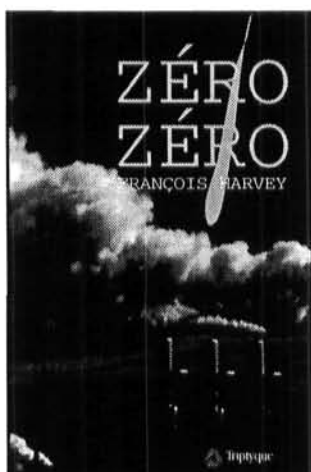
I. note rapidement sur son carnet les observations qu'elle vient de faire, mais elle sait qu'elle n'en a pas besoin. Elle oubliera peut-être les couleurs de la jupe, ses chaussures, mais elle emporte pour toujours l'image de détresse et de force, celle de l'incommunicabilité définitive. Image terne et misérable, un double inacceptable. À la sortie du métro, I. décide d'aller dîner dans une pizzeria, conventionnelle, fraîche et pimpante, pour se changer les idées, faire du tourisme facile, à la limite du comique. Elle est obligée de passer devant une vieille clocharde installée dans ses cartons, qui ne mendie même pas, se terre dans ses haillons. Quel rapport avec la somptuosité de A.?

Plus de chevaux, plus de mouettes, la nuit tombe, les temps sont lents, elle se sent lasse, déroutée, la magie de la mémoire ne suffit plus, les rires autour d'une vodka bienfaisante ne retentissent plus, pas de vêtements épars ce soir. Elle sait pourtant que les cercles ne sont ni ceux de l'enfer ni du purgatoire, mais le prolongement de la spirale partie de A. et dont elle parcourt un fragment de plus ce soir. Un jour, tout se finira par la mort des amantes, mais il est interdit de songer si loin, ces vieux thèmes qu'elle connaissait si bien littérairement et dont elle savait exposer avec précision et nuances les dédales, elle y est plongée, comme elle l'avait souhaité. Elle ne sait pas à quelle étape elle se trouve. Elle s'interdit de penser, de peser le trop lourd poids de l'amour. Elle finit sa demi-bouteille d'Orvieto et commande un gorgonzola. Dehors, à côté, une cabine de téléphone rouge; elle se sourit.

Le cerf-volant remonta, plusieurs cerfs-volants flottèrent. C'était une fête collective, une musique un peu criarde qui voulait meubler le silence. Quel silence? La plage semblait sèche, poussiéreuse, elle était pleine de monde. Là-bas une mer brillante, la Méditerranée. Elle tint en main le dragon chinois, immense, aux yeux d'abeille. Le dur soleil blessait les yeux.

A. était derrière la vitre, la lampe allumée dans l'appartement sombre. En pleine lumière d'après-midi.

Garder le mouvement ascendant d'un seul dragon. Jusqu'à quand?



François Harvey

Zéro-Zéro

roman, 180 p., 18 \$

Aproché par un mystérieux contact, un journaliste de choc est informé de la pire menace à peser sur l'humanité. Il tente alors de briser un épais complot du silence mais se heurte sans cesse aux services secrets, aux organes de répression les plus cruels et les plus sophistiqués, et à d'efficaces manœuvres pour le réduire au silence. Livré sur un rythme haletant, *Zéro-Zéro* ne laisse aucun répit: on y fait des rencontres imprévues, on y apprend des pratiques insoupçonnées, on est confronté à des questions fondamentales et on trouve des réponses qui projettent leur éclairage jusque dans le monde réel.

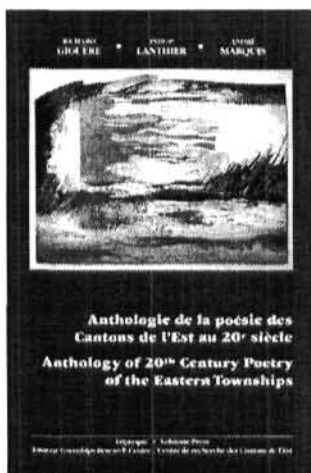


Robert Giroux

Le miroir des mots

poésie, 51 p., 15 \$

À la suite de *J'allume* et de *En mouvement*, Robert Giroux poursuit l'exploration de la voix et du rythme intérieurs. Progressivement, la poétisation du texte laisse la place à une narration qui, malgré tout, n'arrive pas à s'abandonner totalement au simple fait de raconter. Ainsi le désir de l'écriture s'accompagne d'une modulation de la voix qui sans cesse se pose, se reprend, se tait, s'amplifie jusqu'à ce que la plume soit déposée, comme au seuil de ce qui se cherche véritablement. Le recueil se divise en deux parties: «La nuit lève» et «Notes de passage».



Anthologie de la poésie des Cantons de l'Est au 20^e siècle (bilingue)

Richard Giguère, Philip Lanthier et André Marquis (prép. et prés. par)

poésie, 247 p., 20 \$

Cette anthologie regroupe des textes de Jovette-Alice Bernier, Hélène Boissé, France Boisvert, Joseph Bonenfant, Jean Civil, Hugues Corriveau, Louise Cotnoir, Gilles Des Marchais, Alfred et Clémence DesRochers, Gaétan Dostie, Louise Dupré, Claude Fournier, Michel Garneau, André Gervais, Robert Giroux, Yves Gosselin, Gaston Gouin, Wilfrid Lemoine, Robert Matteau, André Marquis, Carole Massé, Michel Muir, Daniel Roy, Éva Senécal et Robert Yergeau.